

Introduction

I

L'Europe française! Un pareil titre pourrait paraître présomptueux ou tendancieux s'il émanait d'un Français. Mais il n'en est rien. L'auteur responsable de cette formule est en effet un diplomate italien du XVIII^e siècle, le marquis Caraccioli, ambassadeur de Naples à la Cour de Louis XIV, qui publia en 1777 un opuscule intitulé : *Paris, le modèle des nations étrangères, ou l'Europe française* (1) *.

Accusera-t-on ce grand seigneur francophile d'une aveugle complaisance? Ce serait faire fausse route.

Car lorsque Caraccioli parle de *l'Europe française*, il ne vise nullement à présenter une apologie de sa patrie d'adoption. En bon « citoyen du monde », il se défend de vouloir rabaisser les autres Européens pour élever les Français sur le pavois. Il se borne à constater, comme tous ses contemporains, l'hégémonie culturelle de la France de son temps. « On reconnaît toujours, écrit-il, une nation dominante qu'on s'efforça d'imiter. Jadis tout était romain, aujourd'hui tout est français. »

En réalité la formule dont il se sert et que nous lui empruntons ne fait qu'exprimer en un raccourci frappant un *fait historique* qu'il serait puéril ou même absurde de contester. S'il est vrai que l'Italie a imposé à l'Europe sa civilisation

(*) Les notes sont reportées en fin de volume.

et son art depuis l'aube de la Renaissance jusqu'au crépuscule du Baroque, on ne saurait nier sérieusement que son héritage est échu à la France qui a exercé pour la seconde fois, au XVIII^e siècle, après la grande époque du moyen âge, une véritable royauté intellectuelle et artistique.

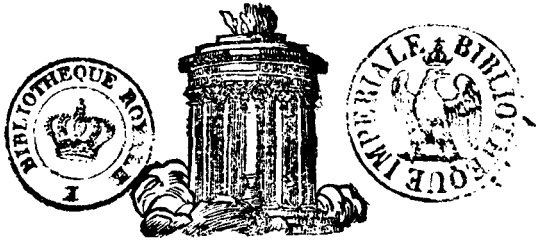
Les étrangers eux-mêmes en conviennent. De même que nous désignons les siècles de primauté italienne du nom de *Quattrocento*, *Cinquecento*, les historiens allemands ne disent-ils pas *Das Dix-huitième*? Au témoignage d'un penseur d'outre-Rhin, le comte Keyserling, qui a l'habitude des larges tours d'horizon et dont le cosmopolitisme patricien est une garantie d'objectivité, « personne ne conteste qu'au XVIII^e siècle la France a incarné l'expression la plus haute de la vieille culture européenne ».

Ceci dit, il est nécessaire, pour prévenir les objections que fait naître naturellement dans tout esprit critique une affirmation massive (la vérité est toujours dans la nuance) de noter immédiatement, en nous réservant d'y revenir à loisir, les limites de cette prédominance française qui, comme toutes les hégémonies, a été partielle et éphémère.

Nous prétendons que le XVIII^e siècle est un *siècle français*. D'autres historiens affirmeront non moins péremptoirement que c'est le *siècle de l'Angleterre*. Et le plus étonnant est que ces deux opinions, en apparence contradictoires et inconciliables, sont aussi solidement fondées l'une que l'autre. Tout dépend du point de vue auquel on se place. La France domine sans conteste dans le domaine culturel, par le rayonnement de sa langue, de sa littérature, de ses arts et de ses modes; mais il est non moins certain que l'hégémonie maritime, commerciale et coloniale appartient à l'Angleterre : preuve frappante, entre beaucoup d'autres, que l'expansion culturelle et la prépondérance politique ne marchent pas nécessairement de pair.

Le siècle de Louis XV, qui nous a apporté sur les champs de bataille européens plus de défaites que de victoires et qui nous a coûté un magnifique empire colonial, marque dans le domaine politique un fléchissement de la puissance française; en revanche, si l'on considère son incomparable rayonnement spirituel, il mérite plus encore que le siècle de

P A R I S,
L E M O D È L E
D E S N A T I O N S
É T R A N G È R E S,
O U
L'É U R O P E F R A N Ç O I S E ;
P A R L'É D I T E U R D E S L E T T R E S
D U P A P E G A N G A N E L L I.



A V E N I S E,
Et se trouve A P A R I S,
C h e z l a V e u v e D U C H E S N E , L i b r a i r e , r u e
S a i n t - J a c q u e s , a u T e m p l e d u G o û t .

M. D C C. L X X V I I.

Titre de l'Europe françoise du Marquis Caraccioli,
ambassadeur de Naples à Versailles

Louis XIV, comme on l'a répété souvent depuis Michelet, de porter dans l'histoire de la France moderne le titre de *Grand Siècle*.

La durée de cette hégémonie française ainsi définie dépasse de beaucoup le règne de Louis XV : elle s'étend même en deçà et au-delà du XVIII^e siècle. Ses origines remontent à Louis XIV et à la création de Versailles. De son observatoire d'Amsterdam, Bayle écrit dès 1685 dans la *République des Lettres* : « La langue française est désormais le point de communication de tous les peuples de l'Europe. » Et deux ans plus tard l'Allemand Christian Thomasius constate avec humiliation dans son *Discours sur l'imitation des Français (Von Nachahmung der Franzosen)* : « Si nos ancêtres revenaient en ce monde, ils ne nous reconnaîtraient plus : nous sommes des dégénérés, des bâtards. Aujourd'hui tout doit être français chez nous : français les habits, les plats, le langage, françaises les mœurs, français les vices. »

Grandie sous l'absolutisme du Roi Soleil et à peine entamée par les désastres militaires et financiers de la fin du règne, l'hégémonie française persistera après la Révolution et atteindra à certains égards son apogée avec l'Empire napoléonien qui annexe presque toute l'Europe à la France. En somme on peut dire que la période française de la civilisation européenne s'étend de l'avènement de Louis XIV à la chute de Napoléon, de 1660 à 1815. Ses limites sont celles du *Siècle des Lumières (Age of Enlightenment, Aufklärungszeit)*, qui commence, comme l'a récemment démontré Paul Hazard (²), bien avant Louis XV et les Encyclopédistes, à l'époque de Spinoza, de Leibniz, de Locke et de Bayle et se prolonge jusqu'aux « idéologues » de l'époque révolutionnaire et impériale.

Toutefois il ne faudrait point croire que, pendant cette longue période d'un siècle et demi, toutes les nations de l'Europe se sont docilement inclinées devant une civilisation reconnue supérieure. Dès le milieu du XVIII^e siècle, la résistance s'organise, des protestations se font entendre d'abord dans des pays particulièrement fiers de leur glorieux passé ou de leur puissance accrue, tels que l'Italie et l'Angleterre, puis dans tout le reste de l'Europe. La réaction anti-française,

relativement modérée aussi longtemps que notre expansion intellectuelle était restée pacifique sans s'appuyer sur la force des baïonnettes, va s'intensifier sous la domination napoléonienne qui fait peser sur toutes les nations conscientes d'elles-mêmes un joug insupportable. C'est l'Angleterre qui bénéficie de cette hostilité croissante contre la France : l'*anglomanie* succède à la *gallomanie*. Nous aurons à étudier après la francisation spontanée de l'Europe ce revirement des idées et des sympathies qui mine et finit par ruiner l'hégémonie française. Nous le ferons avec le même souci d'objectivité, en nous appuyant sur de multiples témoignages recueillis dans les deux camps, d'où le lecteur pourra tirer aisément les conclusions, sans qu'il soit nécessaire de les souligner.

II

Mais avant d'étudier le rayonnement de la civilisation française au siècle des Lumières, nous devons, ne fût-ce que pour mesurer la portée de ce grand fait historique, le comparer avec les autres expériences d'*universalisme* qui se sont succédé au cours de l'évolution de l'humanité.

Des tentatives ont été faites à plusieurs reprises, avec un succès plus ou moins complet, plus ou moins durable, pour unifier le monde civilisé. Nous n'en retiendrons que quatre particulièrement instructives : l'*Orbis romanus*, la *Chrétienté catholique* du moyen âge, la *Panurope française* du XVIII^e siècle, l'*Internationale ouvrière*.

On a souvent esquissé un parallèle entre l'Europe française et l'Empire romain. Nous avons déjà vu cette idée exprimée par l'Italien Caraccioli. La comparaison est reprise par Rivarol dans son célèbre *Discours sur l'Universalité de la langue française*. « Le temps semble être venu, écrit-il, de dire le monde français comme autrefois le monde romain. »

Il y a cependant entre ces deux formes d'universalisme une différence fondamentale. La paix romaine, imposée par la conquête, était fondée sur la force des légions ; au contraire, dans la période qui nous intéresse, l'hégémonie française, si

l'on fait abstraction de ses deux phases extrêmes sous Louis XIV et Napoléon, ne s'est jamais appuyée que sur le consentement des esprits libres.

La Chrétienté médiévale, qui est une tentative pour unir tous les pays de l'Europe sous la direction de l'Église grâce à l'internationalisme de la Papauté et des Ordres religieux, ne se distingue pas moins de l'Europe du XVIII^e siècle : le lien qui unit ses éléments disparates est exclusivement religieux, tandis que le cosmopolitisme propagé par les Encyclopédistes est fondé sur la raison.

Enfin tout en ayant le sentiment de la fraternité des peuples, la France du XVIII^e siècle visait à créer une sorte d'aristocratie intellectuelle, de patriciat cosmopolite, une République oligarchique d'esprits libres communiant dans le culte du progrès indéfini de la science. L'internationalisme socialiste, qui est la forme la plus récente de l'universalisme, est fondé au contraire sur la coalition des prolétaires de tous les pays contre la classe privilégiée, bourgeoise et capitaliste, reconstituée après la Révolution de 1789.

En somme, rien de plus différent que les principes au nom desquels on s'est efforcé au cours des siècles d'unifier un monde compartimenté en nations hostiles : on a successivement fait appel à la violence et à la persuasion, aux mystiques de la foi ou de la raison, à la solidarité des intérêts de classe. Mais les forces antagonistes ont toujours fini jusqu'ici par l'emporter et par faire crouler l'édifice si laborieusement cimenté. Les invasions des Barbares ruinent l'Empire romain ; l'unité catholique est brisée par le schisme grec et la Réforme allemande ; le cosmopolitisme français et le socialisme résistent mal à la poussée des nationalismes.

Opposées par leurs principes, ces tentatives sans cesse renouvelées se ressemblent cependant par un postulat commun : l'adoption d'une *langue universelle*. La Chrétienté, héritière de l'Empire romain, avait conservé le latin, non seulement comme langue de culte, mais comme langue de culture. A cette langue morte les Français du siècle des Lumières substituent une langue vivante, la leur, qui réussit un moment, par un consentement universel, à devenir le langage commun de toute l'Europe civilisée. Les socialistes

ou les pacifistes du XIX^e siècle ont caressé la chimère d'imposer à toutes les nations jalouses de leurs idiomes respectifs l'usage d'une langue artificielle internationale : volapük, espéranto ou ido. Langue *morte*, langue *vivante*, langue *artificielle*, aucune n'a définitivement prévalu et le monde, emporté par des forces centrifuges qu'aucune idéologie ne parvient à maîtriser, tend de plus en plus à redevenir une chaotique Tour de Babel.

III

Ces considérations générales permettent d'entrevoir le puissant intérêt qui s'attache à l'étude de l'Europe française du XVIII^e siècle. Ce n'est pas un simple fait historique *isolé* dans le cadre de l'histoire universelle, cet épisode se situe entre plusieurs expériences grandioses, visant au même but par des moyens différents, qui constituent la trame du destin de l'humanité ; du point de vue de la philosophie politique, il pose le problème éternel et plus actuel que jamais du conflit entre l'*universalisme* et le *nationalisme*. Or de la solution radicale ou conciliante qui sera donnée à ce conflit dépend tout l'avenir de notre civilisation.

S'il en est ainsi, comment ne pas s'étonner qu'un sujet aussi important, dont l'intérêt est loin d'être exclusivement français ou rétrospectif, n'ait jamais été jusqu'à présent traité dans son ensemble ? L'attention des contemporains semble avoir été d'abord retenue par le phénomène de l'universalité de la langue française : c'est l'objet du concours de l'*Académie de Mantoue* (3) en 1781 et de celui beaucoup plus célèbre de l'*Académie de Berlin* en 1784 qui nous a valu le discours de Rivarol. Par contre, sur l'universalité de l'art français, qui ne nous paraît pas moins frappante, la littérature du XVIII^e siècle ne donne que quelques parcimonieuses indications. Depuis lors, la monumentale *Histoire de la langue française* de Brunot, les ouvrages copieusement documentés de Reynaud sur *L'influence française en Allemagne*, les études que j'ai moi-même consacrées à *l'Expansion de l'art français* ont mis à la disposition des historiens des synthèses partielles sur l'hégémonie linguistique, littéraire et

artistique exercée par la France au XVIII^e siècle. Mais nul ne contestera la nécessité d'un essai de synthèse générale qui a sa place marquée dans « l'Évolution de l'Humanité ».

Après les nombreuses études consacrées aux différents aspects de la civilisation française du XVIII^e siècle dans le cadre étroit de nos frontières, le moment n'est-il pas venu d'étudier le rayonnement de cette même civilisation hors de son berceau ? De même que l'histoire politique de la France comporte depuis longtemps, à côté de l'évolution interne du gouvernement, l'étude de nos relations extérieures — diplomatiques ou militaires — avec l'étranger, il faut qu'à la connaissance de notre civilisation en soi s'ajoute, comme un complément nécessaire, celle de son expansion au dehors, et cette ample synthèse doit embrasser à la fois la langue, la littérature, l'art sous toutes ses formes, y compris la musique qu'on sacrifie trop souvent aux arts plastiques.

Entre les différents plans qui s'offrent à l'esprit pour exposer ce vaste sujet : plan chronologique, topographique ou logique, j'ai cru devoir m'arrêter au dernier. Certes il eût été tentant de suivre, décade par décade, l'ascension et le déclin de l'influence française en Europe. Mais les faits sont souvent difficiles à dater et l'écheveau de tant de fils entrecroisés risquait de devenir inextricable. D'autre part, je n'ai pas voulu isoler, comme je l'ai fait dans mon *Histoire de l'expansion de l'art français*, les influences françaises dans les différents pays : ce procédé discursif aurait entraîné d'inévitables redites, et surtout il convient davantage à l'exploration qu'à la synthèse.

Il m'a semblé qu'il valait mieux pour la clarté de l'exposé grouper dans une première partie, que j'intitule *La francisation de l'Europe*, les faits, les témoignages qui prouvent l'hégémonie française dans tous les domaines de l'intelligence : langue, littérature, art. La seconde partie sera consacrée à la recherche des *causes* de cette conquête spirituelle, la troisième à l'étude de la *réaction* plus ou moins explosive des nationalismes humiliés qui, en attendant de s'émanciper de toute tutelle étrangère, se précipitent de la gallomanie dans l'anglomanie.